

# TOPONYMES ET CARTOGRAPHIE

## Perspective historique et enjeux linguistiques

*par Jonas Löffström et Valeria Pansini*

Université Rennes 2 (LIDILE EA 3874)  
Place du recteur Henri Le Moal  
CS 24307 35043 Rennes cedex  
jonas.lofstrom@univ-rennes2.fr  
valeria.pansini@univ-rennes2.fr

---

*Jules Hansen est un des principaux cartographes français qui participent au renouveau des sciences géographiques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Afrique occupe une place prépondérante dans ses travaux. Hansen se voit confier des documents rapportés par les explorateurs : carnets de notes, itinéraires, manuscrits, journaux de route dont il compile les informations avant leur mise en cartes. Par son travail sur les données géographiques, par son rôle charnière entre explorateurs de terrain et institutions géographiques de métropole, Hansen est un personnage central dans la chaîne de transmission de l'information et la construction du savoir géographique sur l'Afrique.*

*Jules Hansen was one of the main French cartographers who participated in the revival of the geographical sciences at the end of the nineteenth century. Africa occupied a prominent part in his work. Hansen was given documents brought by explorers: notebooks, routes, manuscripts, travel journals, the information of which he compiled before making his maps. Through his work on geographical data and by his pivotal role connecting field explorers and metropolitan geographical institutions, Hansen was a central figure in the transmission chain of information and the construction of geographical knowledge about Africa.*

*Comment gérer l'interaction entre les toponymes et les bases cartographiques changeant selon les objectifs? La localisation de l'objet, la production et la nomination du lieu sont des processus qui ne peuvent pas négliger les contraintes liées à la nature et à la forme des toponymes, endonymes ou exonymes, simples ou complexes, écrits dans des écritures différentes. L'article analyse les enjeux de l'insertion des toponymes en cartographie sous une double perspective, historique et linguistique. À travers les exemples historiques, les auteurs montrent à quel point les techniques cartographiques et les toponymes interagissent : les noms de lieu qui apparaissent sur la carte peuvent être sélectionnés selon des exigences techniques, ou déplacés pour laisser la place à l'indication du relief; ou bien, la représentation cartographique elle-même peut être influencée par un toponyme particulièrement porteur de sens. À travers les exemples contemporains, les auteurs montrent que la variation importante des toponymes dans différentes langues (exonymes) désignant un même objet géographique dépend du fait que le toponyme d'origine (endonyme) se trouve transformé selon des principes différents, en grande partie liés aux structures internes des différentes langues. La communication internationale rend nécessaire une normalisation des toponymes : des principes explicites concernant le statut des toponymes en cartographie y contribueraient considérablement.*

### Introduction

Les auteurs de cette contribution sont un linguiste et une historienne, travaillant ensemble au projet de toponymie synchronique de l'équipe Lidile (EA 3874, Université Rennes 2), dont les objectifs sont, d'une part, l'élaboration d'une base de données multilingue (Dinopro), de l'autre, une description systématique des toponymes dans les onze langues étudiées par l'équipe de recherche. Les résultats obtenus jusqu'à

maintenant dans cette recherche (voir Löffström et Schnabel-Le Corre, 2005 et 2011) nous ont fait considérer l'insertion de données linguistiques issues de nos recherches en cartographie. Il nous a donc paru nécessaire d'examiner au préalable les implications de l'insertion des toponymes en cartographie. Cette réflexion a inspiré cet article, où nous traiterons donc les processus de nomination, localisation et inscription des toponymes sur la carte, dans une perspective historique et sur la base de critères linguistiques.

Notre approche peut être considérée comme celle d'un usager « éclairé » : par le biais de quelques exemples de toponymes sur les cartes, exemples que nous soumettons à deux approches scientifiques, celle de l'histoire et celle de la linguistique, nous souhaitons mettre en évidence des implications qui sont normalement ignorées par les usagers des cartes et parfois non explicitées par leurs producteurs. Les conventions et techniques cartographiques, avec leur nécessaire simplification, peuvent en effet aller à l'encontre des complexités formelles et sémantiques dont les toponymes sont les vecteurs.

Les spécificités linguistiques apparaissent plus clairement dans une perspective contrastive : nous adopterons donc une approche multilingue, particulièrement pour discuter les contraintes de la sélection des toponymes. Pratiquement omniprésents dans les représentations cartographiques, les toponymes y jouent néanmoins un rôle complémentaire. Ils ne sont presque jamais, si on fait exception de certaines utilisations pédagogiques, l'objet et la finalité principale d'un document cartographique. Nous commencerons par discuter les implications de l'insertion des toponymes sur les cartes à travers une série d'exemples historiques, pour ensuite procéder à l'analyse linguistique de la forme et de la structure de ces noms de lieu et de leur rôle dans l'inscription sur la carte.

## 1 Toponymes et cartographie : notes historiques

Les conventions qui dominent la production cartographique font l'objet d'une attention rigoureuse de la part des historiens. Sans se limiter à l'étude du document fini, les historiens de la cartographie portent leur attention également au processus qui a fait que ce document a existé, a circulé, a été finalement conservé (Laboulais, 2008). Les techniques disponibles, les attentes sociales, l'objet particulier du document, les pratiques de travail partagées, l'objectif de l'activité cartographique sont tous des éléments de ce processus et par conséquent l'objet du travail de l'historien. Quand les toponymes sont inscrits dans un document cartographique, ils sont également insérés dans ce nœud de techniques, pratiques scientifiques et conventions sociales, sujet au changement. La question pour l'historien est donc : comment les toponymes interagissent-ils avec cette base changeante ? Quels sont les enjeux de cette interaction ? Nous en définissons trois, complémentaires : le fait de localiser, de produire, de nommer.

### 1.1 Localiser

Le processus de localisation du toponyme dépend de deux choix préliminaires : il faut décider quels toponymes vont apparaître dans le document final, et quels autres en seront exclus, et les toponymes sélectionnés doivent être, par la suite, correctement placés. Les techniques de représentation du relief, entre autres, ont des conséquences directes sur ces choix. À l'époque où les signes en projection frontale étaient encore utilisés, comme les montagnes stylisées dans cette carte de la Ligurie du XVII<sup>e</sup> siècle par Blaeu (fig.1), la place disponible pour inscrire les toponymes devient très limitée. La précision de la localisation est donc amoindrie par la technique de représentation du relief : il est impossible d'être précis au même moment pour la localisation du toponyme et pour le rendu de la continuité du relief. La continuité doit être interrompue pour laisser sa place au nom, créant donc un compromis entre la localisation connue et les exigences de la représentation, y compris les exigences esthétiques. La perte de précision est bien sûr plus forte pour des régions comme la Ligurie, qui associent un relief continu et compliqué et une densité considérable de lieux habités.

Par ailleurs, nous sommes actuellement habitués au fait que, si la densité de lieux habités, donc de toponymes « importants », est trop haute pour l'échelle de représentation, une sélection sera faite et certains toponymes ne seront pas présents sur la carte. Les critères de sélection utilisés conduiront normalement à un document dans lequel la densité des toponymes indiqués sera comprise dans un intervalle habituel pour le lecteur. Cette habitude explique le sentiment de surprise qu'on peut avoir en regardant un document bien différent, comme cette feuille de la carte de Cassini pour la zone de Quimper (Cassini de Thury, 1783, fig. 2), où les toponymes sont littéralement écrits les uns sur les autres et sur le dessin du relief.

L'interprétation de ce choix est apparemment simple : le cartographe choisit d'être complet, avant même d'être lisible. La carte de Cassini était une vaste opération de connaissance du territoire français qui, à cette époque, était également liée à des enquêtes statistiques et démographiques. Il était donc normal d'inclure chaque clocher français dans la carte, qui fonctionnait autant comme une représentation du territoire que comme un registre des lieux où vivaient les sujets du roi. En outre, les critères de sélection des toponymes avaient été probablement décidés en amont, après observation empirique de zones où les noms de lieux étaient moins denses qu'en Bretagne occidentale et les problèmes de lisi-

bilité, par conséquent, bien moindres. Cependant, en étudiant un travail scientifique nous devons partir du principe que des multiples solutions s'offraient aux acteurs et que par conséquent le choix de l'une d'entre elles est significatif. Les techniques et les conventions de l'époque permettaient ce choix ; la lisibilité elle-même ne devait pas, probablement, être très affectée par la superposition des toponymes, car les pratiques de lecture des cartes étaient différentes.

De nombreux choix, notamment dans ce cas l'exclusion ou l'inclusion des toponymes, sont accomplis en lien direct avec les nécessités techniques de représentation. Les conséquences de ces choix et en général des techniques et conventions passées peuvent néanmoins être durables, car les cartes jouent aussi un rôle de sources pour d'autres documents, y compris non cartographiques (l'établissement de listes de toponymes peut se faire sur la base de cartes). Des choix faits en lien avec des contraintes techniques et des conventions spécifiques sont donc transmis à d'autres instruments qui répondent à d'autres exigences. En outre, les techniques et les conventions créent des pratiques de lecture des cartes qui peuvent être extrêmement solides, jusqu'à être « naturalisées » : par exemple, de la même façon que nous sommes habitués à ce que le nord soit dans la partie haute de la carte, nous sommes habitués à lier un toponyme à un point, une ligne, une surface, selon sa position, son caractère ou l'inclinaison du signe. Il y a une position où le toponyme est censé être, selon ce que certains appellent « intuition » (Gelbukh et al., 2003). En fait, la partie du naturel dans cette lecture est très limitée : les habitudes sont le produit de conventions tellement bien établies qu'elles en deviennent invisibles, tellement omniprésentes qu'elles semblent devenues intuitives. En rendant évidentes dans leur particularité les techniques et conventions anciennes, la perspective historique nous permet de compléter l'analyse de celles qui sont encore utilisées.

## 1.2 Produire

Le dessin d'une nouvelle carte correspond à la production d'un nouveau savoir spatial qui inclut des toponymes et par lequel les toponymes peuvent être modifiés (Pansini, 2007 et Pansini, 2008). Les cartographes utilisent des filtres dans leur activité scientifique : pour ce qui concerne les toponymes, les instructions établies par les institutions centrales jouent un rôle de filtre, comme le font également les pratiques de travail partagées, qui souvent ne laissent pas de traces écrites. Quand nous analysons un travail passé, il devient plus difficile d'identifier les filtres utilisés : nous pouvons ne pas disposer des instructions formelles et nous trouvons des références à des

pratiques (que nous devons identifier à travers l'étude du travail des cartographes) plutôt qu'à des textes identifiables. Il est fréquent, bien que complètement erroné, d'associer à l'absence d'un texte formel un système de contraintes moins stricte. Il y a une tentation constante de voir dans le travail des cartographes passés un certain degré d'innocence et de spontanéité, évidemment associé au manque de précision. Mais cette « spontanéité imprécise » n'a pas sa place dans ce qui était l'accomplissement d'un travail scientifique, qui arrivait souvent après une longue préparation et qui était contrôlé par d'autres cartographes. Les pratiques de travail, partagées et transmises, sont au moins aussi solides et strictes que les instructions formelles et, comme elles, dépendent de questions politiques, techniques et linguistiques : le filtre à travers lequel les toponymes doivent passer est toujours présent, quoique plus difficile à identifier.

Le processus par lequel les lieux sont nommés est l'exemple le plus évident de production d'une connaissance nouvelle transformée par l'application de filtres, instructions et pratiques. Cependant, même quand il n'y a pas d'intention d'attribuer un nouveau nom à un lieu, l'activité cartographique peut interférer, volontairement ou par erreur, avec ce qui est connu à propos des lieux et des toponymes, ou, au contraire, la carte peut être influencée par la signification « transparente » de certains toponymes. Nous considérerons l'exemple de l'archipel des *Sept îles*, au large de la côte nord de la Bretagne. D'un point de vue étymologique (que nous ne discuterons pas), on admet normalement que le toponyme français *Sept îles* est issu d'une transcription erronée du toponyme breton *ar Jentilez*, qui est « opaque » (c'est-à-dire, comme il sera expliqué dans les pages suivantes, qu'il n'a pas, synchroniquement, de signification évidente). Bien que le toponyme français indique, de façon cette fois-ci totalement transparente, un archipel de sept îles, l'archipel en question n'a pas sept îles : on peut en compter cinq, et un certain nombre de rochers.

Dans une carte de la Bretagne du début du XVII<sup>e</sup> siècle écrite en latin (*Tabula*, 16..), sept îles sont clairement représentées et le toponyme est traduit en latin (*septem insulae*) alors que les autres toponymes sont en français ou en breton. Cette traduction était possible parce que le nom *Sept îles* n'était pas encore solide et identifié en tant que toponyme, et donc nom propre, mais plutôt considéré comme une description d'un objet géographique. Toutefois, la description est imparfaite : l'archipel représenté a bien sept îles, plus en conformité avec son nom qu'avec la réalité géographique. Quand le toponyme de l'archi-

pel disparaît pour laisser la place aux noms des différentes îles (*Rouzig, Malban, île de Cerfs*), comme dans cette carte du XVII<sup>e</sup> siècle (Danckaerts, 16... fig. 3), les îles ne sont pas sept, car il n'est pas nécessaire qu'elles soient sept : il n'y a aucun risque de contradiction avec le toponyme. Dans la carte de la Gaule (fig. 4) de Nicolas Sanson (Sanson, 1627), le toponyme *Sept îles* n'est naturellement pas écrit sur la carte. Néanmoins, il n'est pas totalement absent car il apparaît symboliquement dans une constellation facilement reconnaissable de sept objets. Nous ne pouvons pas dire que les *Sept îles* sont proprement représentées sur la carte, vu qu'il n'y a aucune conformité avec la réalité géographique, mais leur position est certainement indiquée.

Dans le cas que nous venons de présenter, le toponyme a affecté de façon évidente la représentation cartographique de l'archipel. Les cartes géométriques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ne forceront certainement pas la représentation des îles pour qu'elle coïncide avec le toponyme, mais, au-delà de l'évolution technique et des nouvelles fonctions de la cartographie, il y a un phénomène linguistique en marche : *Sept îles* devient un nom propre, affirmé et solide, au point de pouvoir faire face à la contradiction de sa propre image sur la carte. Le rôle des représentations cartographiques dans cet aboutissement est impossible à définir mais les connections sont évidentes.

### 1.3 Nommer

Dans certains cas, les étapes qui ont porté à l'attribution consciente d'un nom à un lieu sont encore identifiables et ont laissé des sources. Il est donc possible de les étudier historiquement. Nous ne faisons pas ici référence à l'étude étymologique, dans le sens de la définition de l'origine du toponyme et de sa signification, mais plutôt à l'analyse des processus sociaux et politiques qui accompagnent l'attribution du nom. L'insertion des nouveaux toponymes en cartographie est l'accomplissement du processus de nomination, mais dans les différentes phases la présence des cartes est constante.

À l'époque moderne et contemporaine, deux situations peuvent porter à de vastes opérations d'attribution de noms : la colonisation et la révolution. Dans les deux cas, un nouveau pouvoir a besoin de s'établir. Donner de nouveaux noms aux lieux est une des pratiques par lesquelles le nouveau pouvoir s'affirme et assoit sa visibilité. Plus la volonté de souligner la rupture avec le passé est forte, plus le processus d'attribution de nouveaux toponymes devient systématique. De nouveaux documents cartographiques

sont nécessaires pour enregistrer le changement. Les travaux de J.B. Harley ont lié définitivement l'histoire de la cartographie et le pouvoir (pour une vision d'ensemble de son travail, voir la sélection d'articles posthume : Harley, 2001) : même si les analyses limitées et unidirectionnelles qui ont pris l'appui sur le travail pionnier de Harley sont parfois insatisfaisantes, l'exemple des nouveaux toponymes et de leur insertion cartographique montre à quel point le lien entre cartographie et pouvoir est indéniable. En France après la Révolution, les toponymes comportant des références à la monarchie furent modifiés : *Choisy-le-Roi* devint ainsi *Choisy-le-Citoyen*. Le passé devenait invisible, le nouveau pouvoir était glorifié. Il serait intéressant d'étudier d'une façon systématique quels toponymes, parmi ceux modifiés après la Révolution, ont survécu dans leur nouvelle forme, pendant l'Empire et après 1815. Il n'y a pas de *Choisy-le-Citoyen* actuellement en France. Sans avoir pu accomplir cette étude, nous pouvons néanmoins lancer une hypothèse : les toponymes qui, après avoir été modifiés à l'époque révolutionnaire, ont été capables de passer sous différents régimes dans leur nouvelle forme sont ceux dont les références politiques étaient moins évidentes ; ceux dans lesquels le « Roi » n'avait pas été remplacé par le « Citoyen », mais plutôt par un fleuve ou une montagne. En réalité, le choix de se référer à la nature en attribuant un nouveau nom à un lieu est fortement politique, car il nie toute appartenance ; mais justement grâce à cette négation, il reste acceptable pour différents régimes. La nouvelle forme du toponyme peut évoluer et perdre toute relation avec le processus politique qui a amené à sa transformation.

Un nouveau pouvoir change les noms anciens, mais crée également de nouveaux objets qui ont besoin de nouveaux noms. Dans certains cas ces nouveaux noms servent à combler une absence, car la nécessité d'attribuer un nom à tous les objets géographiques n'est pas perçue de la même façon par toutes les cultures. Les Amérindiens, par exemple, ne trouvaient pas nécessaire de donner de nom aux chaînes de montagnes (Monmonier, 2006). Plus fréquemment, les nouveaux toponymes sont l'effet d'une réforme administrative, comme dans le cas des départements français, nommés pour la première fois en 1790. Dans les nombreux conflits générés par cette réforme, les cartes étaient utilisées pour affirmer des arguments et pour influencer des décisions. La plupart des toponymes attribués à l'époque révolutionnaire sont encore aujourd'hui les noms officiels des départements français : ils se sont ainsi révélés aussi solides que le découpage administratif qu'ils accompagnaient. Le choix, totalement politique mais apparemment neutre, des références à la nature leur

a permis de survivre à travers les siècles et les régimes.

En dehors des contextes coloniaux et révolutionnaires, des changements plus progressifs peuvent aussi amener à la création de nouveaux objets administratifs et par conséquent à l'attribution de nouveaux toponymes : c'est le cas actuellement en France des « espaces de coopération intercommunale ». Guillaume Bailly (Bailly, 2008) a étudié les critères qui gèrent le choix du nouveau nom pour ces entités, créées pour favoriser la coopération. La communication externe est fondamentale pour ces collectivités, en particulier pour la promotion touristique. Le choix du nouveau nom est donc crucial pour que la coopération entre collectivités soit reconnaissable et acquière une identité. Les nouveaux toponymes des très nombreux « espaces de coopération intercommunale » (18 776 en 2012 selon les chiffres du ministère de l'Intérieur), sont pourtant encore absents des documents cartographiques, ce qui suggère un processus encore non accompli, ou une inadaptation des nouveaux noms (souvent assez longs) à l'instrument cartographique.

## 2 Considérations linguistiques

Certains chercheurs disent que les toponymes, et les noms propres en général, ne sont que de simples étiquettes, sans signification et donc placés hors du vocabulaire (lexique) général d'une langue donnée. En effet, un grand nombre de toponymes sont opaques et ils fonctionnent même comme des « blocs nominaux » dans un texte. Cette observation doit être vue dans la perspective de la recherche traditionnelle étymologique, qui explique les mots d'un point de vue diachronique. D'un autre côté, de nombreux toponymes qui contiennent des éléments de la langue courante présentent des structures régulières et transparentes.

Dans l'objectif d'analyser les toponymes dans une perspective cartographique et linguistique, nous proposons une analyse synchronique et, en dépit du fait qu'un grand nombre de toponymes sont effectivement opaques, beaucoup étonnamment transparents pour l'utilisateur contemporain de la langue. En outre, une analyse contrastive entre différentes langues nous montre des ressemblances structurales et sémantiques évidentes, même si les structures internes diffèrent. En plus, des traductions directes de toponymes sont fréquentes. Ces données formeront la base de nos raisonnements et considérations concernant la sélection de toponymes pour les cartes. Dans leur structure, les toponymes sont simples ou complexes. Une connaissance détaillée

des différentes structures est un moyen important pour trouver des solutions bien adaptées pour le traitement des toponymes sur les cartes, même dans le contexte d'une seule langue.

### 2.1 Toponymes simples et complexes

Un toponyme simple ne peut pas être divisé en morphèmes plus petits ; il est typiquement opaque, c'est-à-dire qu'il ne fait généralement pas partie du vocabulaire de la langue, comme *London* ou *Luton*, mais il peut le faire, comme dans l'exemple anglais *Bath* « bain ». Nous considérons que des toponymes avec un article défini lexicalisé comme dans *The Hague* « La Haye » doivent être analysés comme des toponymes simples, étant donné que l'article défini n'introduit aucun élément distinctif.

Les toponymes complexes présentent des types et des degrés de complexité différents. Ces toponymes varient suivant leur nombre de constituants, leurs fonctions respectives ainsi que leur structure morphosyntaxique interne. Il est intéressant de constater que certains d'entre eux, qui expriment des expériences et préoccupations humaines, peuvent être assez complexes comme *Cape of Good Hope* (*cap de Bonne-Espérance*), *Grand lac des esclaves* (*Big Slave Lake*). Parfois la structure interne n'est pas évidente sans le contexte géographique. On ne peut pas dire si *Big Slave Lake* a la structure ((*Big Slave*) *Lake*) ou plutôt (*Big (Slave Lake)*) sans connaître le contexte géographique et culturel. On peut également remarquer qu'il y a un mélange de termes topographiques et de termes issus du vocabulaire général, sans parler de la présence d'autres noms propres, en particulier des anthroponymes et des hagionymes.

Dans une langue donnée, les formes des toponymes complexes varient et différentes langues présentent des formes morphosyntaxiques différentes. Nous examinerons quelques exemples pour illustrer ce phénomène. Des toponymes complexes soudés transparents comme *South|port* (« sud port »), *Cam|bridge* (*Cam* « pont »), *George|town* (*George* « ville ») et *High|lands* (« hautes terres ») sont analysables quant à leur structure interne (segmentation) par chaque personne de langue anglaise ; mais pour analyser correctement *Cam|bridge*, l'Anglophone doit savoir que *Cam* est une rivière. Cette structure de toponyme complexe et soudé est nettement moins fréquente dans les langues romanes comme le français (*Libre|ville*, *Albert|ville*). Un autre type de mots transparents complexes est constitué par des toponymes complexes non soudés : *English channel* (« anglais » « bras de mer (canal) », c'est-à-dire *la*

*Manche*), *mount Everest* (*le mont Everest*, *l'Everest*), *Rocky Mountains* (*les montagnes Rocheuses*). Des catégories précédentes se distinguent les toponymes complexes soudés opaques puisqu'un des constituants est identifié comme récurrent dans de tels contextes, mais sans être compris et pourtant potentiellement analysé comme préfixe ou suffixe dans la formation des toponymes. Ces constituants peuvent être des éléments opaques de la langue que nous analysons, comme *-ham* dans *Immingham*, *Sheringham* ou *-by* dans *Grimby*, *Appleby*, ou bien des mots d'origine étrangère, comme *-grad*, que nous pouvons reconnaître et analyser comme des composantes de toponymes: *Volgograd*, *Dimitrovgrad*, *Kaliningrad*.

En anglais, l'ordre des composantes de toponymes non soudés, comme le montrent les exemples *English Channel*, *mount Everest*, peut varier ; l'élément déterminant peut être placé avant ou après celui qui est déterminé. D'autres langues ont leur propres régularités d'ordre des mots.

En outre, on trouvera des constructions prépositionnelles dans beaucoup de langues (*Straits of Dover*, *Pas de Calais* ; *Frankfurt am Main*, *Francfort-sur-le-Main*), structure qui implique un ordre déterminé déterminant, ce qui n'est pas l'ordre principal en français par exemple ; en plus, selon les langues, on trouvera des constructions avec cas (*Land's End*, avec le génitif) qui peuvent prendre des formes différentes (autre que le 's du génitif) et des ordres différents, par exemple génitif postposé, dans d'autres langues. Pour une description plus élaborée voir Löffström & Schnabel-Le Corre (2011).

## 2.2 Structures fonctionnelles

Afin de comparer la structure des toponymes sur un plan général et entre différentes langues nous utilisons une double dichotomie : composants appellatifs versus composants propriaux, et composants génériques versus composants spécifiques. Le spécifique détermine le générique, comme dans *the British Isles*, où *British* est spécifique. Le mot *British* est proprial, dérivé d'un nom propre, tandis que *Isles* est appellatif, un nom commun. Même des propriaux peuvent fonctionner comme des génériques, comme *Columbia* dans *British Columbia*. On remarquera que les toponymes français correspondant aux exemples cités, *les îles Britanniques* et *Colombie-Britannique* ont une structure interne différente, où le composant spécifique suit le composant générique, indépendamment de sa qualité d'appellatif ou de proprial. Dans l'exemple *Black Sea* (*mer Noire*), les deux composants sont des appellatifs. Cette même analyse est valable pour les toponymes *South|port* (« sud port ») ou *Land's End* (« terrae finis »)

même si la formation des mots est différente. Une construction prépositionnelle comme *isle of Wight* (« île de Wight ») ou *Cape of Good Hope* (« cap de Bonne-Espérance ») peut facilement être comparée sur un plan fonctionnel avec les autres constructions illustrées. Nous pouvons constater que les structures anglaises et françaises coïncident pour les constructions prépositionnelles. Ce type d'analyse permet une vue générale des constructions dans différentes langues, une information utile pour la planification de la transformation des toponymes.

## 2.3 Types de transformation de toponymes

Le concept de transformation couvre la traduction, la transcription et la translittération des toponymes (Kadmon, 2000). Importer un nom de lieu dans une autre langue implique souvent une adaptation du toponyme aux règles de la langue cible. Cette adaptation concerne tous les niveaux linguistique, orthographique, phonologique, morphologique, syntaxique et pragmatique. Le résultat de cette adaptation est une forme spécifique de toponyme, l'exonyme. Un exonyme est un nom dans une langue spécifique, utilisé pour un objet géographique situé en dehors de la zone où cette langue a un statut officiel, et dont la forme est différente de celle utilisée dans la ou les langue(s) officielle(s) de la zone où l'objet géographique est situé. Exemples : *Warsaw* est l'exonyme anglais de *Warszawa*, *Londres* est l'exonyme français pour *London* (Kadmon, 2000). Le toponyme tel qu'il est prononcé et orthographié dans la langue parlée dans la zone géographique où l'objet topographique se trouve est appelé l'endonyme.

## 2.4 Choix linguistiques

L'inscription d'un toponyme sur une carte implique aussi un choix de la forme linguistique. La question des endonymes et des exonymes est immédiatement actualisée. En fait, il est presque impossible d'éviter l'utilisation des endonymes de pays étrangers. Pour des raisons pratiques, les langues n'ont d'exonymes que pour un nombre limité de noms de lieu étrangers. En fait, la plupart des toponymes sur les cartes sont des endonymes. Les Nations unies recommandent de réduire au minimum le recours aux exonymes dans l'usage international (voir *exonym* dans Kadmon, 2000). La question est sujette à controverse à cause du choix des formes linguistiques à utiliser quand on intègre un endonyme étranger dans une langue donnée, avec son alphabet, son ensemble de lettres ou de signes. A priori, tout endonyme transparent peut être transformé dans d'autres langues. Dans la préparation d'une carte, le choix entre endo- et exonyme dépend des principes éditoriaux. D'habitude, le cartographe est

obligé de combiner les deux types de toponymes. Des cartes ordinaires à usage général peuvent donner l'endonyme correspondant à côté de la variante exonyme établie. En général, l'endonyme est pourtant la forme la plus utilisée sur les cartes. Dans de rares cas, il y a une indication claire et non ambiguë concernant le statut de endo- ou exonyme du toponyme sur la carte. Dans les cas où le lieu nommé fait partie de deux ou plusieurs zones linguistiques, on a à faire un choix pour savoir si plusieurs formes linguistiques doivent figurer sur la carte.

Pour commenter la pratique de l'inscription de toponymes sur les cartes, nous présentons quelques exemples d'un atlas du monde publié en Suède (atlas Bonniers Stora Världsatlas de 1998). Les exemples sont pris d'une page qui représente la Grande-Bretagne, la Manche et une partie de la France (page 47). Nous traiterons une sélection de toponymes pour illustrer notre point de vue. Aucun commentaire concernant la taille des caractères, la police, la couleur ou les principes de la localisation des toponymes sur la carte ne sera donné ; nous nous concentrons exclusivement sur la forme linguistique. Les deux pays sont représentés comme *Storbritannien* et *Frankrike* (« Grande Bretagne » et « France », respectivement). Un autre choix aurait pu être *Förenade kungariket* (« Royaume-Uni »), ou même la forme plus longue *Förenade kungariket Storbritannien och Nordirland* (« Royaume-Uni de Grande-Bretagne et Irlande du Nord ») et *Republiken Frankrike* (« République française »). En fait, le choix de *Storbritannien* au lieu de *Förenade kungariket*, ou même de la forme plus longue, est dû au fait que la forme officielle avec « Royaume-Uni » est pratiquement inconnue du grand public et très peu utilisée dans la presse. Les endonymes en anglais et en français se référant aux deux États ne figurent pas sur la carte. La Manche est indiquée comme *Engelska kanalen*, la traduction mot à mot de l'endonyme anglais *English Channel*. Sous l'exonyme suédois, et entre parenthèses, on lit l'endonyme français, *la Manche*. La partie la plus étroite de ce bras de mer est marquée *Straits of Dover (Pas de Calais)*, donc avec les endonymes anglais et français. Il n'y a pas d'exonyme d'indiqué sur la carte, puisque le suédois semble manquer d'un tel toponyme. Il est nécessaire de connaître ou de reconnaître l'anglais et le français pour être sûr de quels endonymes il s'agit, et on ne peut pas être sûr qu'ils ne désignent pas différents secteurs du bras de mer en question. Un seul autre exonyme suédois est présent sur cette partie de la carte étudiée : *Kanalöarna* (« les îles Anglo-Normandes ») sans autre indication.

À côté de *Nordirland*, *Skottland*, *England* et *Wales* (dont les deux derniers coïncident avec l'endonyme anglais) ainsi que *Biscayabukten* (traduction de l'exo-

nyme anglais *Bay of Biscay* « golfe de Gascogne »), on ne trouve aucun autre exonyme suédois. Comme nous l'avons mentionné, les endonymes dominant donc, mais en comparant avec d'autres cartes (ICA et BBL), on peut noter des différences dans le choix des toponymes (fig.5).

Il est important de se souvenir du fait que les toponymes répertoriés ci-dessus ne sont que ceux qui ont été, ou n'ont pas été, représentés comme exonymes sur les cartes dans notre comparaison des trois atlas. La grande majorité des toponymes sont en anglais ou en français : *Hastings*, *Porthmouth*, *Isle of Wight*, *Falmouth Bay* et *Dieppe*, *Le Havre*, *pointe de Barfleur*, *baie de Lannion*, etc. Les atlas sont BSV et ICA, deux atlas du monde de 120 et 140 pages de cartes. BBL est une encyclopédie générale suédoise avec des cartes spéciales dans les articles concernant la France, la Grande-Bretagne, etc. L'analyse des exemples des trois sources montre que l'encyclopédie a une tendance à faire figurer un plus grand nombre d'exonymes que les deux atlas. Ceci peut être dû à la relation plus étroite qui existe dans l'encyclopédie entre les cartes et le texte en suédois, où on peut s'attendre à trouver des exonymes. Il est remarquable que BBL soit la seule source à donner l'exonyme *Lymebukten*, étant donné que, curieusement, sur une autre carte, plus détaillée, dans cette même encyclopédie, cette baie est indiquée comme *Lyme Bay*, un endonyme, et ceci quand, sur la même carte, pas seulement *Saint-Malobukten* mais également les exonymes *Seinebukten* et *Arréebergen* ont été choisis à la place des endonymes *golfe de Saint-Malo*, *baie de la Seine* et *monts d'Arrée*.

L'endonyme français *golfe de Gascogne* n'a été utilisé dans aucune des cartes étudiées. L'exonyme suédois *Biscayabukten* étant depuis longtemps établi dans la langue, l'éditeur ne semble pas vouloir donner d'information sur l'endonyme, qui se distingue pourtant nettement de l'exonyme en même temps qu'il désigne un objet géographique international avec trois pays riverains. Ce choix peut être comparé à celui de la carte ICA où l'exonyme *Engelska kanalen* et les deux endonymes *English Channel* et *la Manche* sont donnés.

En dehors de notre petit corpus de trois atlas modernes représentatifs, nous avons trouvé, dans un petit atlas à usage familial (FV, s.d.), un exonyme suédois pour les endonymes *Straits of Dover* et *Pas de Calais*, à savoir *Doverkanalen* (« le canal de Douvres »). L'origine de cette dénomination ne nous est pas connue, mais son existence dans cet atlas à usage familial nous semble illustrer le fait que la transparence du sens de l'endonyme invite le carto-

graphe à être explicite en choisissant de créer l'exonyme correspondant au service du lecteur.

À l'exception de vieux exonymes établis, la plupart des exonymes sont des traductions dans lesquelles le terme déterminé (générique) désigne un objet topographique (baie, île, montagne), avec un terme propre comme composant déterminant (spécifique).

Les recommandations générales d'utiliser les endonymes d'une façon plus ou moins systématique sont en opposition avec la possibilité évidente de traduire des endonymes transparents si vous connaissez la langue en question, comme nous avons pu le voir dans les exemples. D'un autre côté, pour des langues étrangères qui sont moins bien connues, on trouvera souvent des transformations, où l'endonyme est gardé tel quel avec un composant appellatif ajouté pour rendre clair de quel type d'objet topographique il s'agit, une information qui se trouve déjà dans l'endonyme. Ce phénomène constitue un problème qui est encore plus compliqué dans les transformations entre langues avec des alphabets ou des systèmes de signes différents.

Comme nous avons pu le voir, le choix de la forme linguistique concerne l'endonyme versus l'exonyme, forme officielle ou plus longue versus la variante plus courte du toponyme. Il y a également un choix à faire concernant les caractères majuscules ou minuscules, gras ou italiques (des choix qui peuvent avoir des significations autres que linguistiques). Les considérations orthographiques concernent aussi les tirets et les signes diacritiques. Pour obtenir des formes non ambiguës des endo- et exonymes, les diacritiques des endonymes doivent être respectés. Lors de translittérations entre alphabets ou systèmes de signes, les principes liés à une langue peuvent avoir comme résultat différents exonymes pour un

endonyme donné. En outre, chaque langue a traditionnellement adopté des formes translittérées qui ne sont pas nécessairement modifiées lors de l'adoption de nouveaux principes de translittération. Cet aspect est d'autant plus important à prendre en compte dans le monde moderne avec une communication rapide, multilingue et mondiale, où nous avons à considérer le fait que les cartes ne sont pas consultées indépendamment de textes dans des langues différentes.

## Conclusion

Le toponyme n'est pas seulement une séquence de lettres ou de signes avec leurs variantes, intégrée dans la structure d'une langue donnée (les endonymes), mais il est également présent sous différentes formes (les exonymes) dans d'autres langues. Le contexte linguistique spécifique influence le choix de la variante du toponyme. Les cartes présentent des toponymes en plusieurs langues. La carte est un contexte linguistique dans lequel la langue dans laquelle le toponyme est écrit n'est pas clairement indiquée, même dans les cas où la langue générale de la publication en question est connue. Étant donné que les cartes sont utilisées comme illustrations et vecteurs de données en relation avec des textes en différentes langues, il est important d'éviter des ambiguïtés et les recommandations des Nations unies sont proposées dans ce but. Un défi pour les cartographes quand ils doivent faire référence à un objet géographique spécifique dans le monde est la complexité linguistique et les liens entre cartes, bases de données, registres, listes de toponymes, statistiques et textes dans différentes langues. Éviter les exonymes est une simplification méthodologique. Mais une telle simplification peut mener à une trop grande complexité, quand elle n'est pas encore en conformité avec les habitudes culturelles.

## Bibliographie

**Bailly G.**, 2008, « Nommer les espaces de coopération intercommunale », *L'espace politique*, N° 5 (2008-2), *Néotoponymie*, p. 79-96.

**Gelbukh A., Han SangYong, Levachkine S.**, 2003, «Combining Sources of Evidence to Resolve Ambiguities in Toponym Recognition in Cartographic Maps», dans Levachkine et al. (éd.), 2003, *Proc. 2nd Int. Workshop on Semantic Processing of Spatial Data (GEOPRO 2003)*, Mexico, 2003, p. 42-51.

**Harley J.B.**, 2001, *The New Nature of Maps. Essays in the History of Cartography*, Baltimore, London, The Johns Hopkins University Press.

**Kadmon N.** (éd.), 2000, *Glossary of Toponymic Terminology. United Nations Group of Experts on Geographical Names*. <http://www.ngi.be/NL/glossary/glossang-de.htm>.

**Laboulais I.** (dir.), 2008, *Les usages des cartes (17<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Presses Universitaires de Strasbourg.

**Löfström J., Schnabel-Le Corre B.**, 2005, « Description linguistique en toponymie contrastive dans une base de données multilingue », *Corela*, 2005, <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=366>

**Löfström J., Schnabel-Le Corre B.**, 2011, « Comment analyser et comparer les toponymes de différentes langues dans une perspective synchronique », *NRO* 52, 2011, p. 291-318.

**Monmonier M.**, 2006, *From Squaw Tit to Whorehouse Meadow: How Maps Name, Claim, and Inflammate*, Chicago, University of Chicago Press.

**Ozouf-Marignier M.-V.**, 1992, *La formation des départements*, Paris, EHESS.

**Pansini V.**, 2007, « Cartography and the Production of Space: A Challenge for the Historian », *EUI Working Papers*, [http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/7637/MWP\\_2007\\_33.pdf?sequence=1](http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/7637/MWP_2007_33.pdf?sequence=1).

**Pansini V.**, 2008, « De l'usage des cartes inachevées : l'historien et le topographe au travail », dans Laboulais I. (dir.), *Les usages des cartes (17<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Presses Universitaires de Strasbourg 2008, p.67-79.

## Sources cartographiques

**BBL** : *Bra Böckers Lexikon*, 1981, Höganäs, Bokförlaget Bra Böcker.

**Blaeu W. J.**, (1571-1638), s.d. « Liguria, o stato della republica di Genova », ms, BNF, Département des cartes et plans, GE DD-2987 (5282).

**BSV** : *Bonniers Stora Världsatlas*, 1998, Stockholm, Bonnier Lexikon.

**Cassini de Thury**, 1783, *Carte générale de la France. 172, [Quimperlé - Ile de Groix - Quimper]*. BNF, Département des cartes et plans, GE FF- 18595 (172).

**Danckerts J.** (1635-1701), s.d., *Canalis inter Angliae et Galliae tabula cum omnibus suis portibus, arenis et profundis*, BNF, Département des cartes et plans, GE DD-2987 (756 B).

**FV**, s.d., *Familjens Världsatlas*, Stockholm, Bonnier Carlsen (ISBN 91-638-3750-1).

**ICA** : *ICA Bokförlags världsatlas*, 2007, Västerås, ICA Bokförlag.

**Jaillot A.-H.**, 1706, *La Bretagne divisée en ses neuf eveschés*, BNF, Département des cartes et plans, GE DD-2987 (728 B).

**Sanson N.**, 1627, *Galliae Antiquae descriptio geographica*, BNF, Département des cartes et plans, GE DD-2987 (9788 B).

**Sanson N.**, 1650, *Duché et gouvernement de Bretagne*, BNF, Département des cartes et plans, GE DD-2987 (453).

**Tabula 16.**: *Bretagne. Tabula ducatus britanniae gallis*, editore I.B. Homanno (Nuremberg), BNF, Département des cartes et plans, GE DD 2987 (452).



Figure 1 : Carte de la Ligurie, par Blaeu, XVIIe siècle



Figure 2 : Détail de la Carte de Cassini de Thury pour la zone de Quimper, Bretagne



<b>BSV</b>		<b>ICA</b>		<b>BBL</b>	
<u>Exonym</u>	<u>Endonym</u>	<u>Exonym</u>	<u>Endonym</u>	<u>Exonym</u>	<u>Endonym</u>
<i>Storbritannien</i>	-	<i>Storbritannien</i>	-	<i>Storbritannien</i>	-
<i>England</i>	=	<i>England</i>	=	<i>England</i>	=
<i>Nordirland</i>	-	<i>Nordirland</i>	-	<i>Nordirland</i>	-
<i>Skottland</i>	-	<i>Skottland</i>	-	<i>Skottland</i>	-
<i>Wales</i>	=	<i>Wales</i>	=	<i>Wales</i>	=
-	<i>Lyme Bay</i>	-	<i>Lyme Bay</i>	<i>Lymbukten</i>	-
<i>Engelska kanalen (La Manche)</i>		<i>Engelska kanalen La Manche</i>		<i>Engelska kanalen (La Manche)</i>	
-	<i>Straits of Dover</i>	-	<i>English Channel</i>	-	-
-	<i>Pas de Calais</i>	-	<i>Straits of Dover</i>	-	-
<i>Kanalöarna</i>	-	<i>(Kanalöarna)</i>	<i>Pas de Calais</i>	-	<i>Pas de Calais</i>
			<i>Channel Islands</i>	<i>Kanalöarna,</i>	-
				<i>(Normandiska öarna)</i>	
<i>Frankrike</i>	-	<i>Frankrike</i>	-	<i>Frankrike</i>	-
<i>Biscayabukten</i>	-	<i>Biscayabukten</i>	-	<i>Biscayabukten</i>	-
-	<i>Golfe de Saint-Malo</i>	-	<i>Golfe de Saint-Malo</i>	<i>Saint-Malobukten-</i>	-
-	<i>Baie de la Seine</i>	-	<i>Baie de la Seine</i>	<i>(Seinebukten -)</i>	-
-	<i>Monts d'Arrée</i>	-	<i>Monts d'Arrée</i>	<i>(Arréebergen) -)</i>	-

Figure 5 : Table des correspondances des toponymes de la zone de la Manche